

# Un héros *tell*ment ambivalent

... **Christophe Büchi**, Lausanne  
Journaliste

*Pourquoi les Suisses aiment-ils et admirent-ils tant Tell, ce héros légendaire si ambigu. Justement parce que cette ambivalence permet à tout un chacun d'y projeter ses propres conceptions de la patrie. C'est ce que montre Christophe Büchi, à partir d'une lecture de la pièce de Schiller, « Wilhelm Tell », jouée cet été sur la prairie du Grütli.*

Cet été, une véritable Tellmania a gagné la Suisse (alémanique - faut-il le préciser ?). Alors que le chef-lieu uranais Altdorf était une nouvelle fois le théâtre des traditionnels *Tellspiele*, non loin de là, dans le bourg schwyzois de Brunnen, on présentait un « Täll » en dialecte. A Schwyz, le Forum d'histoire suisse proposait une exposition consacrée au héros national. Et pendant ce temps-là, le metteur en scène Lukas Leuenberger montait, à l'aide de généreux sponsors, dont le conseiller fédéral Christoph Blocher, une grande opération transnationale : à l'occasion du 200<sup>e</sup> anniversaire du *Wilhelm Tell* de Schiller, la pièce était jouée sur la mythique prairie du Grütli par la troupe du Théâtre de Weimar, théâtre où l'œuvre fut créée en 1804, sous la direction d'un certain Johann Wolfgang von Goethe.

Visiblement, Guillaume Tell traverse les siècles sans trébucher, du pas assuré du montagnard ignorant le vertige. Le chasseur intrépide qui refuse de saluer le chapeau du bailli, symbole de la domination habsbourgeoise ; le tireur d'arbalète forcé, pour sauver sa peau, de toucher une pomme placée sur la tête de son fils ; le tyrannicide embusqué qui tue le bailli Gessler, donnant ainsi le signal du soulèvement populaire : cet homme n'a pas fini de faire parler de lui. Les Suisses des quatre coins du pays l'aiment, et pas seulement eux : Tell est presque aussi populaire à l'étranger

que dans son pays. Car notre héros national est en grande partie une création européenne. Le Souabe Friedrich von Schiller l'a fait entrer dans la littérature mondiale et l'Italien Gioacchino Rossini a parachevé son apothéose, grâce à son opéra créé en 1829.

Aujourd'hui encore, Tell fascine les Français, les Américains, les Japonais : de tous les Suisses, Guillaume Tell est sans doute le plus universellement connu et admiré. Ce succès est d'autant plus étonnant que l'authenticité du personnage est contestée par la quasi-totalité des historiens contemporains. Comme l'a dit l'écrivain autrichien Hans Waigel, il n'est pas certain que Tell ait jamais existé. Mais qu'il ait touché la pomme plantée sur la tête de son fils Walti, cela est sûr et certain.

Ce succès intrigue. Comment expliquer la popularité inaltérable du personnage ? Il nous semble que le caractère à la fois pittoresque et héroïque de l'histoire de Tell ne suffit pas à expliquer sa carrière extraordinaire. Cette réussite tient en premier lieu au fait que la figure de Tell est « polysémique » ou, pour le dire plus simplement, qu'elle est ambiguë. Notre héros fait penser à ces portraits holographiques qui montrent des faces différentes selon l'angle d'où on les regarde. Chaque époque, chaque courant de pensée a ainsi pu choyer « son » Tell.

En d'autres termes : Tell n'est pas populaire malgré son ambiguïté, mais à cause d'elle.

## Une migration incertaine

L'origine de Tell est incertaine, tout comme son authenticité historique. Selon toute vraisemblance, c'est en Scandinavie qu'il est apparu pour la première fois. Dès le Moyen Age, des récits mettant en scène un tireur rebelle, défiant le pouvoir du seigneur, circulaient au Danemark comme en Norvège. D'ailleurs Schiller, l'homme qui a définitivement campé Tell dans le cœur de la Suisse, n'ignorait pas les rumeurs tenaces concernant l'origine étrangère du héros helvétique. Mais en habile dramaturge, il résout le problème par une pirouette. Un des personnages de sa pièce ne mentionne-t-il pas le vieux mythe selon lequel les ancêtres des Suisses seraient « descendus » du Nord, en des temps immémoriaux ?

Si l'on ne connaît pas exactement l'origine du personnage, on ne sait pas non plus en détails par quels chemins il est arrivé en Suisse. Sans doute des voyageurs - peut-être des pèlerins en route pour Rome - ont-ils apporté les épopées scandinaves en Allemagne, d'où elles ont gagné notre pays. C'est probablement au cours du XV<sup>e</sup> siècle que Tell a immigré chez nous.

La naturalisation du personnage semble dater de la deuxième moitié du XV<sup>e</sup> siècle. C'est dans le *Livre blanc* de Sarnen, un recueil de traités et de chroniques consacré aux premières années de la Confédération, que Tell apparaît pour la première fois dans son rôle de héros national, figurant parmi les insurgés du Grütli. A la suite du *Livre blanc*, qui date probablement du début des années 1470, le personnage prend forme. Ainsi,

dans la chanson suisse de 1477, Tell est mentionné pour la première fois avec son prénom Wilhelm. Et dans une chronique publiée en 1507, il apparaît pour la première fois avec la fameuse pomme.

Or ce n'est pas un hasard si la naturalisation de Tell, qui devient bientôt une « canonisation », date d'une époque qui est aussi celle de saint Nicolas de Flüe. Dans la deuxième moitié du XV<sup>e</sup> siècle, la Suisse devient une puissance militaire qui compte sur la scène internationale. Même si cette jeune alliance de communautés rurales et de villes fait officiellement encore partie du Saint Empire germanique, elle commence à prendre conscience de son caractère propre et de sa différence : une identité qu'on pourrait appeler proto-nationale prend forme. Dès lors, la jeune Confédération se cherche une histoire fondatrice et des personnages exemplaires avec lesquels elle puisse s'identifier. C'est dire que les Suisses ont besoin de héros. Malheureusement, le caractère foncièrement collectif de son histoire ne facilite pas la personnalisation. Ce n'est pas un Grand Père Fondateur qui est à l'origine de ce jeune Etat en herbe : une multitude de pères se sont penchés sur son berceau. Aussi Tell, le héros solitaire, cette sorte d'Achille uranais, fait-il bien l'affaire.

Il y a un autre facteur qui pousse les Suisses à se chercher une histoire héroïque. Pour la Confédération, le XV<sup>e</sup> siècle n'est pas seulement une période d'expansion rapide, mais également une période de crises et de tensions internes. Le conflit entre villes et campagnes fait rage ; la Suisse primitive, dépositaire de l'identité nationale, voit son hégémonie contestée par des villes comme Berne et Zurich (cela vous évoque quelque chose ?). C'est le moment de rappeler aux autres Suisses à qui l'on doit l'indépendance et la liberté. En exaltant leur histoire héroïque,

société

les gens des Waldstaetten rappellent à leurs Confédérés que ce sont eux, et eux seulement, qui ont posé les fondations de la Suisse.

## Un héros encombrant

Cela dit, notons tout de même que la consécration de Tell n'alla pas sans difficultés. Car l'homme solitaire ne se laissait pas si facilement intégrer au récit des origines de la Confédération. Au XVI<sup>e</sup> siècle, le grand humaniste glaronais Aegidius Tschudi, qui le premier étudia l'histoire de la Suisse avec un souci de véracité historique, reconnut certes l'importance de Tell, mais n'en brossa pas un portrait flatteur. Chez Tschudi, les conjurés du Grütli décidèrent de déclencher le soulèvement le jour de l'an 1308. Or Tell, avec sa provocation face au chapeau de Gessler, faillit le faire échouer...

Toutefois, les réserves de Tschudi ne parvinrent pas à freiner la marche triomphale du héros. Par la suite, Tell devint la figure clé d'innombrables épopées, chansons, poèmes, pièces de théâtre, reléguant les autres personnages de l'histoire helvétique, notamment les fameux « trois Suisses » du Grütli, à l'arrière-plan. D'ailleurs, il manquait peu pour une véritable sacralisation du héros. En Suisse centrale, on récitait autrefois une « prière de Tell ». La chapelle de Tell (Tellenkappelle), haut lieu d'excursions et de courses d'école, montre aujourd'hui encore que l'on frôle le culte du saint.

Or, sous l'Ancien Régime déjà, des forces antagonistes se réclamaient du héros. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les hommes au pouvoir vénéraient Tell autant que ceux qui se rebellaient contre le pouvoir établi. Samuel Henzi, fomenteur en 1748 d'une rébellion contre le régime de Leurs Excellences de Berne, était l'au-

teur d'une pièce intitulée *Grisler ou l'Ambition punie*, dans laquelle Tell parvient à convertir le despote en régent éclairé. Cette vénération partagée pour Tell n'empêcha pas Leurs Excellences de faire décapiter le valeureux auteur.

Il s'avère donc que l'on peut faire de Tell une lecture « de droite » et une lecture « de gauche ». Aux yeux de la droite, Tell est le modèle du héros national qui se bat contre « l'étranger ». Pour la gauche, en revanche, Tell est le libérateur du « peuple », contre les pouvoirs constitués. Les uns vénèrent le héros de la liberté de l'Etat, les autres le défenseur de la liberté des gens. D'un côté le héros national, de l'autre le symbole de la lutte sociale.

Après la Révolution française, cette ambiguïté fondamentale éclata au grand jour. Les révolutionnaires voyaient en Tell un des leurs, faisant du chapeau de Tell un symbole des temps nouveaux (il est amusant de noter qu'à l'origine, le chapeau était l'attribut du tyran, pour devenir ensuite l'emblème du rebelle). Cela n'empêcha pas les Suisses de se battre en 1798 contre les envahisseurs français, au nom de Tell.

## Les deux faces de Schiller

Lorsque Schiller, sur le conseil de son ami Goethe, écrivit sa pièce, il était probablement conscient de ces ambiguïtés. Se basant en partie sur Tschudi et sur le grand historien suisse Johannes von Müller, tout en prenant ses libertés, l'auteur allemand dissocie l'histoire de Tell de celle du Grütli. Sa pièce met en scène une sorte d'action parallèle : d'un côté, l'action collective des Waldstaetten, qui culmine dans le serment du Grütli, de l'autre, l'histoire de Tell qui refuse d'abord de rejoindre l'insurrection.

## Un héros tellement ambivalent

Le Tell de Schiller est un homme solitaire, un brin autiste et macho, un rouleur de mécanique. En allant défier le pouvoir du bailli sur la place d'Altdorf, contre l'avis de son épouse, il prend un risque non seulement pour lui, mais aussi pour son fils Walti, qui, face aux peurs de sa mère, prend résolument le parti de l'homme. *Tell* père, *Tell* fils.

Ce n'est qu'au cours de l'action que Tell, nomade parmi les sédentaires, rejoint l'action collective des Confédérés. Pour Schiller, c'est bien la conjonction de l'action solitaire de Tell et de l'action collective des Suisses qui parvient à vaincre le pouvoir des baillis. Pour que la révolte réussisse, il faut les deux : le collectif et l'individuel, l'intelligence et la volonté, le conseil et l'action - dans la langue de Schiller : le *Rat* (Grütli) et la *Tat* (Tell).

Une autre question, qui est au centre de l'œuvre, concerne la justification du tyrannicide. Là aussi Schiller choisit une ligne toute en nuances. La mise à mort de Gessler par Tell lui pose visiblement un problème. La question de la violence révolutionnaire est d'autant plus au cœur de la réflexion de Schiller que l'exécution de Louis XVI et de la reine Marie-Antoinette en 1792 continue de hanter son époque. Or le Tell de Schiller, loin de justifier la violence comme moyen d'action « normal », ne la tolère que comme ultime recours. Pour l'auteur allemand, cet acte ne trouve sa justification que dans la légitimité que lui confère la lutte collective. On peut le dire ainsi : sans le Grütli, Tell ne serait qu'un assassin ; sans Tell, les Suisses réunis au Grütli ne seraient que des beaux parleurs...

Comme le mythe de Tell en général, la pièce de Schiller ne se laisse donc enfermer ni à gauche ni à droite. Il est vrai qu'elle glorifie une rébellion. Pour-

tant cette rébellion est menée non pas au nom d'un ordre révolutionnaire nouveau, mais au nom d'un ordre ancien, contre le désordre régnant. La pièce de Schiller a ainsi deux faces, une révolutionnaire et une conservatrice. Ce n'est pas pour rien qu'elle a été applaudie par des milieux fort différents. Pour les adeptes de la révolution, le Tell de Schiller s'inscrivait dans la défense de la devise *Liberté, Égalité, Fraternité*. Mais en Allemagne, on y vit surtout la glorification de la résistance du peuple allemand contre l'envahisseur français.

## Admirateurs de tout genre

Cette ambiguïté profonde devait se révéler encore plus fortement à l'époque du nazisme. En 1938, pour fêter l'Anschluss, Hitler fit monter la pièce à Vienne, voyant en elle l'exaltation de la lutte du peuple allemand contre les grandes puissances. En 1941 toutefois, Bormann fit savoir que le Führer ne désirait plus voir jouer la pièce, se rendant compte de sa charge explosive.

En Suisse aussi, le *Wilhelm Tell* de Schiller a jusque de nos jours des admirateurs à gauche comme à droite. Ainsi, Christoph Blocher et l'UDC interprètent la pièce comme un hymne à la Suisse fière et courageuse, prête à braver les grandes puissances, y compris l'Union européenne. Tell deviendrait ainsi le symbole de l'*Alleingang*, de la marche solitaire. En revanche, la conseillère fédérale Micheline Calmy-Rey voit dans cette même œuvre une exaltation de l'action collective, un manifeste contre la marche solitaire et l'*Alleingang*.

On l'a dit : les Suisses aiment Tell. La question est simplement : lequel ?

Chr. B.

société